

701275
CS
1832
V 2287
9

PARIS,
LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.

TOME NEUVIÈME.

Biblioteca Central Museo
UANL
FONDO
A. B. PUBLICA DEL ESTADO



A PARIS,
CHEZ L'ADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. M. LE DUC D'ORLÈANS
RUE DE CHARENTAINE, N. 25
M DCCC LXXII

PARIS,



OU

LE LIVRE

BIBLIOTECA

DES CENT-ET-UN.



NAPOLÉON AU CONSEIL D'ÉTAT.



Lorsque l'étranger, perdu parmi les étroits corridors de l'hôtel Molé, aperçoit, dans l'enfoncement d'une salle obscure, quelques personnages en habit brodé, qui se serrent, à s'étouffer, les uns contre les autres, et qui viennent statuer sur la mise en jugement d'un garde-champêtre, ou sur le curage d'un simple ruisseau, il demande si c'est là ce Conseil-d'État dont le nom retentissait en Europe, et dont les codes immor-

PARIS. IX.

1

tels régissent encore plusieurs royaumes détachés de la France.

Non, le Conseil-d'État actuel, petite jugerie, compétence disputée, repaire de sinécures, institution sans forme et sans légalité, n'est plus ce corps puissant qui, sous Napoléon, préparait les décrets, réglémentait les provinces, surveillait les ministres, organisait les pays conquis, interprétait les lois, et gouvernait l'Empire.

C'était dans la grande salle des Tuileries, qui touche à la chapelle, que s'élaborèrent nos codes dont la conception est si magnifique, l'ordre si simple, et la précision si rigoureuse, qui ont survécu aux gloires fastueuses de l'Empire, et qui seront plus durables que l'airain. C'est là que fut montée cette vigoureuse administration de l'intérieur, aux rouages de laquelle, de peur de tomber, se cramponnent encore aujourd'hui nos petits hommes d'état.

Le Conseil-d'État était le siège du gouvernement et l'âme de l'empereur. Ses auditeurs, sous le nom d'intendants, assouplissaient au frein les pays subjugués. Ses ministres d'état, sous le nom de présidents de section, contrôlaient les actes des ministres à portefeuille. Ses conseillers, en service ordinaire, sous le nom d'orateurs du gouvernement, soutenaient les discussions des lois au Tribunat, au Sénat, au Corps-Législatif.

Ses conseillers en service extraordinaire, sous le nom de directeurs généraux, administraient les régies des douanes, des domaines, des droits-réunis, des ponts-et-chaussées, de l'amortissement, des forêts et du trésor; levaient des impôts sur les provinces de l'Illyrie, de la Hollande et de l'Espagne; dictaient nos codes à Turin, à Rome, à Naples, à Hambourg, et allaient monter, à la française, des principautés, des duchés et des royaumes.

A toutes les grandes époques, le génie, qui organise et qui commande, devine, attire et féconde le génie qui sert et qui obéit. Il semble que, par une sorte d'instinct sympathique, ils se rapprochent pour se confondre.

Ces turbulents tribuns, ces hommes dont les tourmentes de la Révolution avaient usé les organes, cédaient en grondant à l'attraction de l'empereur. Napoléon les avait éblouis de ses victoires, et comme absorbés dans sa force. Les esprits, las des impuissances de la liberté, n'aspiraient plus qu'à se détendre dans un repos plein d'éclat et de grandeur. Le Conseil-d'État reproduisait à leurs yeux les luttes animées de la tribune, dans ces graves séances où les débats n'étaient pas sans mouvement, et la parole sans empire. C'était là qu'à la voix de Napoléon, toutes les illustrations civiles et militaires de la

Révolution semblaient s'être donné rendez-vous.

Là, brillèrent Cambacérès, le plus didactique des législateurs, et le plus habile des présidents; Tronchet, le plus grand magistrat de notre âge; Merlin, le plus savant jurisconsulte de l'Europe; Treilhard, le plus nerveux dialecticien du Conseil; Portalis, célèbre par son éloquence; Ségur, par les grâces de son esprit; Zangiacomi, par la concision tranchante de sa parole; Allent, par la profondeur de ses connaissances; Dudon, par son érudition administrative; Chauvelin, étincelant de saillies; Cuvier, tête forte et universelle; Pasquier, si fluide; Boulay, si judicieux; Béranger, si serré, si incisif, si spirituel; Berlier, si profond et si abondant; Degérando, si versé dans la science du droit administratif, Andréossi, dans l'art du génie, et Saint-Cyr, dans la stratégie militaire; Regnault de Saint-Jean-d'Angély, orateur brillant, publiciste consommé, travailleur infatigable; Bernadotte, aujourd'hui roi de Suède, et Jourdan, le vainqueur de Fleurus.

A peine, au retour de ses grandes batailles, Napoléon avait-il déchaussé ses éperons, qu'on entendait à la porte du Conseil un frémissement d'armes; trois fois le tambour roulait; les portes s'ouvraient, et l'empereur entra brusquement, saluait, et allait s'asseoir.

J'étais bien jeune alors, et j'avoue que je ne

pouvais regarder, sans émotion, ce front chauve sur lequel semblait, du haut du plafond, se refléter la gloire d'Austerlitz, dont le pinceau de Gérard avait suspendu les images au dôme de la salle.

J'étais à la fameuse séance qui suivit son retour de la bataille de Hanau.

Encore brisé des fatigues du voyage, pâle et soucieux, l'empereur nous fit passer dans son cabinet. Là, debout, et sans préparation, il interpella vivement M. Jaubert, gouverneur de la Banque de France, et qui avait eu, disait-il, l'imprudence de faire avec trop de précipitation l'escompte des billets. Napoléon déroula les statuts de la Banque; il en expliqua le mécanisme avec la netteté d'un censeur ou d'un régent. C'était un spectacle fort étrange pour moi d'entendre un soldat discourir sur l'organisation des banques et sur les théories de l'escompte. M. Jaubert, homme doux et timide, balbutiait quelques excuses que nous n'entendîmes pas. On rouvrit les portes de la grande salle; chacun s'assit, et le conseil se tint.

L'empereur fit d'abord une longue pause. On voyait qu'il était absorbé par ses pensées; sa tête retombait, malgré lui, sur sa poitrine. Il déchirait machinalement avec son canif, plumes, tapis et papier. A la fin, sortant comme d'un rêve:

« Les Bavarois! les Bavarois! j'ai passé sur leur
« corps; j'ai tué Wrède¹; l'invasion court, le
« temps presse; eh bien, messieurs, que ferez-
« vous? qu'avez-vous à me dire? »

— Sire, répliqua Regnault de Saint-Jean-d'An-
gély, comptez sur la valeur des Hollandais.

— Les Hollandais! vous croyez que j'y compte?
ce n'est pas du sang, c'est de l'eau rougie qui
coule dans leurs veines.

— Mais déjà de toutes parts, les adresses ar-
rivent, sire, et tous les corps de l'empire pro-
testent de leur fidélité et de leur dévouement.

— Que dites-vous donc, monsieur Regnault?
est-ce que je ne sais pas comment se fabriquent
ces adresses-là? que signifient-elles? est-ce que
j'y crois? c'est de l'argent, des hommes qu'il faut
et point de phrases; et vous, messieurs, vous
êtes des citoyens éminents, des pères de famille,
les pères de l'État. C'est à vous à ranimer l'es-
prit public par l'éloquence de vos exhortations.
Prévenez la honte et les misères de l'invasion
qui menace l'empire.

Paroles tardives! l'empire penchait d'heure
en heure vers sa ruine, et quand les temps sont
marqués, il faut que, malgré leur génie ou leur
puissance, les gouvernements et les peuples

¹ Il le croyait.

soient entraînés dans la tombe par la fatalité
du destin, qui n'est que l'enchaînement logique
de leurs fautes.

Si Napoléon a péri si complètement, c'est qu'il
était à lui seul sa renommée, sa dynastie et son
empire. Qui ne se serait pas courbé devant une
supériorité si naturelle? qui n'a senti, en l'ap-
prochant, le charme de sa séduction toute-
puissante? il n'y avait pas de servilité dans cette
obéissance, parce qu'elle était volontaire; il y
avait de l'entraînement pour l'homme, quelque-
fois même de la passion. On ne pouvait se lasser
de contempler ce front large et penseur qui ren-
fermait les destinées de l'avenir. On ne pouvait
lutter du regard contre ce regard irrésistible qui
allait déplier vos pensées jusque dans le fond
de votre âme. Tous les autres hommes, empe-
reurs, rois, généraux, ministres, paraissaient
devant lui comme des êtres d'une espèce infé-
rieure et commune. Il avait du commandement
dans la voix, et quelquefois une douceur, une
tendresse d'organe, une sorte d'insinuation ita-
lienne qui remuait la fibre. C'est par ce mé-
lange inconcevable de grâce et de force, de sim-
plicité et d'éclat, de bonhomie et de supériorité,
de finesse et de brusquerie, qu'il domptait les
esprits les plus rebelles, et qu'il ramenait les
plus prévenus. On peut dire qu'il a été conqué-

rant par le langage, aussi bien que par les armes.

Il avait, dans son génie, de la pompe orientale et de la précision mathématique.

Son éloquence, qui n'était pas pour lui une fleur d'étude, mais un moyen de commandement, se pliait à tous les temps et à toutes les circonstances. Il parlait aux soldats qui sont les hommes du peuple, le langage du peuple, qui aime les grandes figures, les souvenirs et les émotions; il dissertait avec les savants; il corrigait, avec les commis des bureaux, des tableaux chargés de statistique et de chiffres. Au Conseil, il rédigeait les lois avec Treilhard, Merlin, Berenger et Portalis.

Il se plaisait à mettre les conseillers-d'état aux prises les uns avec les autres; il les agaçait en quelque sorte, pour qu'ils se disputassent, soit que cette polémique lui rendît l'image de la guerre, soit qu'il voulût faire jaillir la vérité du choc de la discussion. Lui-même, il s'escrimait quelquefois contre Treilhard, logicien opiniâtre, athlète intrépide, qui ne lâchait pas son adversaire impérial, et il disait familièrement qu'une victoire remportée sur Treilhard lui coûtait plus de peine que le gain d'une bataille.

Son argumentation était vive, précipitée, attachante, sans liaison, sans méthode; mais pleine

de naturel, de verve et de saillies. Il jetait par tourbillons de la flamme et de la fumée. Il n'avait pas étudié les lois, mais il les devinait; et les jurisconsultes étaient émerveillés de la profondeur de ses raisonnements et de la sagacité ingénieuse de ses interprétations.

Doué d'une incroyable puissance d'attention, il passait, sans le moindre effort, de la haute discussion des lois civiles et politiques, aux détails minutieux d'une ordonnance d'habillement de la marine, ou d'un règlement sur la boulangerie. Temps, matières, rien ne pouvait suffire à rassasier l'activité dévorante de son génie. Au sortir d'un conseil d'administration, il entrait au Conseil-d'État pour retourner ensuite au Comité des travaux publics. Tandis que les conseillers-d'état, fatigués, appesantis, se laissaient vaincre par le sommeil, il prenait un malin plaisir à prolonger la séance jusque dans la nuit. Il n'éprouvait ni faim, ni besoins, ni lassitude; on aurait dit que son indomptable volonté dominait sa constitution comme tout le reste.

Plus grand qu'Alexandre, que Charlemagne, que Pierre I^{er}, et que Frédéric, il a, comme eux, donné son nom à son siècle; comme eux, il fut législateur; comme eux, il fonda un empire. Sa mémoire universelle vit sous les tentes de l'Arabe, et traverse, avec les canots du sauvage,

les fleuves de l'Océanie. Le peuple de France, qui oublie si vite, n'a, d'une révolution qui bouleversa le monde, retenu que ce nom-là. Les soldats, dans les entretiens du bivouac, ne parlent pas d'un autre capitaine, et lorsqu'ils passent dans les villes, n'attachent pas leurs yeux sur une autre image.

Quand le peuple a fait la révolution de juillet, le drapeau, tout souillé de poussière, que relevaient les soldats-ouvriers, chefs improvisés de l'insurrection, c'était le drapeau surmonté de l'aigle français, c'était le drapeau d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram, plutôt que celui de Jemmapes et de Fleurus; c'était le drapeau qui fut arboré sur les tours de Lisbonne, de Vienne, de Berlin, de Rome, de Moskou, plutôt que celui qui flotta à la fédération du Champ-de-Mars; c'était le drapeau criblé de balles à Waterloo; c'était le drapeau que l'empereur tenait embrassé à Fontainebleau, lorsqu'il dit adieu à sa vieille garde; c'était le drapeau qui ombragea à Sainte-Hélène le front du héros expirant; c'était, en un mot, pour tout dire, le drapeau de Napoléon.

Lui, cet homme a fait tomber l'illusion populaire qui attachait au sang des rois la souveraineté, la majesté et la puissance. Il a relevé le peuple dans sa propre estime, en lui montrant les rois, issus des rois, aux pieds d'un roi issu

du peuple; il les a tellement accablés de sa comparaison, tellement oppressés de sa grandeur, qu'en prenant un à un tous ces rois et tous ces empereurs, et en les approchant de ce colosse, à peine les aperçoit-on, tant ils sont obscurs et petits!

Arrêtons-nous : car aussi bien j'entends gronder déjà une voix plus sévère, et je crains que l'histoire ne dresse à son tour son acte d'accusation contre celui pour qui la postérité commence, et ne dise : Il détrôna la souveraineté du peuple; il était empereur de la république française, et il se fit despote; il jeta le poids de son épée dans les balances de la loi. Il incarcéra la liberté individuelle dans ses prisons d'état; il étouffa la liberté de la presse sous les bâillons de la censure; il viola la liberté du jury; il tint sous ses pieds, dans l'abaissement de la servitude, les tribunaux, le corps législatif et le sénat. Il mit les générations en coupe réglée, et il dépeupla les ateliers et les campagnes. Il greffa sur le militarisme une noblesse nouvelle qui serait devenue bientôt plus odieuse que l'ancienne, parce qu'elle n'aurait eu ni la même antiquité, ni les mêmes prestiges. Il leva des impôts arbitraires; il voulut qu'il n'y eût dans tout l'empire qu'une seule voix, la sienne; qu'une seule volonté, celle du prince; qu'une seule loi, ses dé-

crets. Notre capitale, nos villes, nos armées, nos flottes, nos palais, nos musées, nos magistrats et nos citoyens, devinrent sa capitale, ses villes, ses armées, ses flottes, ses palais, ses musées, ses magistrats et ses sujets. Il traîna la nation sur des champs de bataille, où nous n'avons laissé d'autre souvenir que l'insolence de nos victoires, nos cadavres et notre or. Enfin, après avoir assiégé les forts de Cadix, après avoir eu dans ses mains les clefs de Lisbonne et de Madrid, de Vienne et de Berlin, de Naples et de Rome, après avoir fait trembler les pavés de Moscou sous le roulement de ses canons, il a rendu la France moins grande qu'il ne l'avait prise, toute saignante de ses blessures, démantelée, ouverte, appauvrie et humiliée.

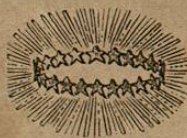
Ah! si j'ai trop admiré peut-être cet homme extraordinaire, qui fit à mon pays tant de bien et tant de mal, dont la mémoire sera éternellement glorifiée dans les ateliers et dans la chaumière, et dont le nom populaire se confondait, dans mon imagination, avec toutes les prospérités et toutes les espérances de la patrie; si l'orgueil de ses conquêtes a trop chatouillé mon cœur; si les rayons de sa gloire ont trop fasciné mes regards de jeune homme, du moment, ô liberté, où je t'ai connue, du moment où ton pur éclat s'est fait jour dans mon ame, c'est toi

que j'ai suivie, toi liberté, seule passion des cœurs généreux, seul trésor digne d'envie! toi, qui préfères aux hommes qui passent, les principes qui ne changent jamais, et aux brutalités de la force, les victoires de l'intelligence; toi, qui es la mère de l'ordre, et que tes calomnieux voudraient coiffer du bonnet rouge de l'anarchie; toi, qui tiens tous les citoyens pour égaux, et tous les hommes pour frères; toi qui ne reconnais de supériorité légale qu'à des magistrats responsables, et de supériorité morale qu'à la vertu; toi, qui vois passer sous tes yeux la fuite orageuse des empires héréditaires, comme ces nuages qui obscurcissent un instant la pureté d'un ciel serein; toi qui luis à travers les barreaux du prisonnier politique, que médite le sage, que l'esclave appelle, et que soupirent les tombeaux; toi qui, comme un ouvrier voyageur, feras ton tour d'Europe, pour remuer les villes et les royaumes par la force et la grace de ta parole; toi qui, devant ta marche triomphale, verras tomber les barrières des douanes, les tribunaux secrets, les prisons d'état, les supplices de l'échafaud, les aristocraties, les chartes baclées, les armées permanentes, la censure et les monopoles; toi qui, dans une sainte alliance, confédéreras les nations diverses de langue et de mœurs, au nom du même intérêt, au nom

14 NAPOLÉON AU CONSEIL D'ÉTAT.

de leur indépendance, de leur dignité, de leur civilisation, de leur repos, et de leur bonheur; toi qui méprises les vaines conquêtes et les fausses grandeurs, et qui n'es pas descendue du ciel sur la terre pour l'opprimer, mais pour la délivrer, et pour l'embellir; toi qui fécondes le commerce et qui inspires les beaux-arts; toi qu'on ne peut servir qu'avec désintéressement, et qu'on ne peut aimer qu'avec transport; toi qui causes la première palpitation du jeune homme, et qui es la sublime invocation des vieillards; toi, liberté, qui, après avoir brisé leurs fers, conduiras les derniers esclaves, avec des chants de gloire, et les palmes à la main, aux dernières funérailles du despotisme!

CORMENIN.



LA SORBONNE.



Au mois d'octobre 1832, il a été écrit au-dessus d'une porte, sur la place de Sorbonne : ÉGLISE CONSTITUTIONNELLE DE FRANCE. Le jour où pareille inscription est venue paisiblement se graver en face de la Sorbonne, celle-ci a cessé de vivre. Son histoire désormais commencera par une oraison funèbre.

Mais dans l'enceinte obscure de ce temple de